

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

SYMPHONIE D'AVRIL

MILLIET, PAUL

Idylle — 1882

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

SYMPHONIE D'AVRIL	5
--------------------------------	----------

SYMPHONIE D'AVRIL

SCÈNE 1

(Bettine arrive dans la clairière.)

STÉPHAN

Ô printemps !... La forêt éclate en douce joie !
Avril est revenu partout il nous déploie
L'écrin de son aurore et de ses floraisons,
Et partout en sourdine on entend des chansons
Tout aime, la forêt, les ruisseaux et les plaines, 5
Et la terre et le ciel confondent leurs haleines !...
À quoi peut-on rêver lorsque le temps est clair,
Quand des bruits de baisers se répandent dans l'air,
Quand l'aube plus ardente est pleine de murmures
Qui montent dans le ciel... Peut-on croire aux parjures, 10
Peut-on croire qu'il est des cœurs qui n'aiment pas
Et dont les battements sont tristes comme un glas ?...
Ô Bettine, vers toi vont toutes mes pensées !...
J'en sais qui tous les deux, les mains entrelacées,
Courent sous les taillis, chuchotant leurs amours, 15
Qui rêvent de bonheur et, sans compter les jours,
Font une blanche aurore avec la triste vie !...
Si tu l'avais voulu, moi, je t'aurais suivie,
Esclave obéissant, timide, inaperçu,
Joyeux de ta présence, et tu n'aurais rien su, 20

Alors même qu'un jour en tressaillant de joie
J'aurais surpris tes yeux où tout mon coeur se noie !...
Mais tu n'as pas voulu, tu ne veux point encor
À cette heure où le ciel se teint de pourpre et d'or,
Où plus tiède le vent agite la ramée, 25
Que je veille sur toi, Bettine, ô bien-aimée !...
Et je viens, comprimant les élans de mon coeur
Qui bat à se briser d'espoir et de douleur,
Je viens dans la clairière épier ton passage,
Comme un rayonnement à travers le feuillage ! 30
Pauvre fou que je suis ! Dans le matin vermeil
Mon coeur est envieux des rayons du soleil !...
Qu'entends-je ? La voici, toute blanche !...
Effeuillant les buissons où bleuit la pervenche.

BETTINE

Comme il est tard ! Déjà le soleil disparaît 35
Et le soir assombrit le bois où tout se tait...
Ce calme de la nuit mystérieuse et lente
M'inquiète, me trouble, et j'avance tremblante.

STÉPHAN

Si j'osais lui parler pourtant!

(Elle aperçoit Stéphan, pousse un cri et laisse tomber les fleurs qu'elle tenait dans les bras.)

BETTINE

J'entends du bruit! 40

(Tout en tremblant, Bettine s'est rapprochée.)

STÉPHAN

Veux-tu mon bras, Bettine... à cause de la nuit ?
 Oh ! Ne te sauve pas, et, si je t'épouvante,
 Vois, je m'éloignerai ne t'en va pas, méchante,
 Je resterai bien loin de toi... mais qu'à genoux
 Je puisse contempler tes regards longs et doux 45
 Comme on fait en priant aux pieds de nos madones !
 J'ai suivi le sentier des frêles anémones
 Aujourd'hui : je pensais t'y voir, mais vainement !
 Tu n'as point de pitié ! J'ai couru follement,
 Tout le jour, en pleurant, en suppliant les arbres, 50
 Le front brûlant, les mains froides comme les marbres...
 Je t'attendais, vois-tu ! Je suis resté longtemps
 Écoutant, sans bouger, les soupirs du printemps :
 Un arbre avait fléchi se courbant jusqu'à terre
 Plein d'admiration pour une primevère ! 55
 Un long bourdonnement montait dans les rameaux ;
 L'herbe tissait des fils ; sur les troncs les plus beaux
 Le lierre déroulait ses vrilles amoureuses...
 Et j'étais seul, tout seul, dans les forêts ombreuses...
 Tout s'éveillait, vivait, chantait autour de moi 60
 Dont l'unique pensée était toi, toujours toi,
 Oui, toi que je plaignais toi qui ne sais pas même
 Ce que le coeur éprouve en comprenant qu'il aime !
 Ah, Bettine !... C'est comme un mystère d'abord
 On a peur on se dit qu'on va quitter le bord 65
 Pour le flot incertain qui souvent est la tombe ;
 On se ferme le coeur ; on raisonne ; on succombe !
 Alors on pleure, on souffre, et cependant pour rien
 On ne voudrait changer de sort... Quel autre bien
 Nous donnerait ainsi des rayons dans notre ombre 70
 Et nous bercerait l'âme en des rêves sans nombre ?
 Puis il est des moments où, les yeux dans les yeux,

Il semble que l'on voit l'éternité des cieux !
On contemple le jour dont la lumière enivre
Et seulement alors, Bettine, on se sent vivre !...
L'âme n'a plus d'effroi, car l'amour est puissant ;
De sombre l'univers devient resplendissant,
La nature est plus belle et le ciel est sans voiles,
Le bonheur fait éclore un monde entier d'étoiles !

75

BETTINE

Si tu ne peux me voir sans me parler d'amour,
Ne m'attends plus jamais à l'heure du retour...
Non ! Je veux rester libre et ne veux pas entendre
L'aveu qui me paraît si trompeur et si tendre !

80

STÉPHAN

Donc tu juges ainsi ? Dans la vallée on voit
Un chemin effondré, dangereux, et l'on doit
Conclure qu'il est bon de n'aller pas sans doute
Par cet affreux ravin, que d'ailleurs toute route
Est pénible et qu'il faut rester à la maison :
Point d'affaires ! Point de parents ! Point de saison !
Les muguets ont beau faire, agiter leurs sonnettes,
Que nous font les parfums des pâles violettes,
Les vertes frondaisons ! Sous les bois chevelus
Sont des fossés fangeux : oh ! Mais ne sortons plus,
Le précipice est là : puis, le printemps en fête
Pour mieux nous attirer, va nous tourner la tête !

85

90

95

BETTINE

Oui, tu peux te moquer, mais, moi, dans mon chemin
Je marche hardiment sans chercher une main
Qui vienne soutenir mes pas lents et timides ;

Je trouve le bonheur en des jours plus limpides.
Va, l'amour le plus doux n'est jamais qu'un lien...
Adieu.

100

STÉPHAN

Cette sagesse à ton âge sied bien
Mais non ! C'est impossible, enfant ! C'est un blasphème
Regarde la nature où tout vit, où tout aime !...
La foi ne s'acquiert pas ! Prouver que l'arbre noir
Devient riant et vert au printemps, que l'espoir
Ne nous quitte jamais ; prouver que l'oiseau chante,
Et que la neige fond, et que mai nous enchante,
Et que l'aube d'opale épanouit la fleur,
C'est folie !... Ah, dis moi, connais-tu bien ton coeur !
Ne le trompes-tu pas avec ta défiance ?
Comment peut-il juger, lui, dans son ignorance,
L'amour à qui tu dis un éternel adieu ?...
Il faut croire l'amour comme l'on croit à Dieu !

105

110

BETTINE

J'ai vu naître et mourir de si belles tendresses,
Des amours infinis, d'ineffables ivresses,
Au temps où je pensais qu'on pouvait partager
Sa joie et sa douleur ! J'en ai vu le danger...

115

STÉPHAN

Le danger d'être aimée et d'aimer !... Ah ! Bettine,
Ce discours ne sied pas à ta voix argentine.
Si l'avril le voulait, ton beau raisonnement
Serait vite emporté sur les ailes du vent !...
Si quelque feu follet s'éveillait sous les mousses
Comme tu saisisrais ce bras que tu repousses !

120

Ne dis pas non... hélas !... Les choses sont ainsi, 125
Et je n'espère plus qu'en elles aujourd'hui.
Reste donc seule, va ! Confiante et tranquille ;
Je ne forme qu'un voeu ; vois la nuit qui profile
Sur le miroir des eaux les ombres des grands bois !
Les oiseaux se sont tus ; au loin, pas une voix 130
Qui trouble ma prière au Dieu qui nous écoute :
Que les astres brillants illuminent ta route ;
Rentre libre et joyeuse ; et même, sur ton seuil,
Puisses-tu, pauvre enfant, oublier tout le deuil
Dont tu remplis mon âme ! Oui, pour toi je désire 135
L'oubli de ma douleur !... Va, garde ton sourire !
Calme éternellement n'aime pas ici-bas !...
C'est mieux ainsi. Va-t-en, et ne te souviens pas !

BETTINE

Pourquoi donc me parler avec tant de tristesse ?

(Il s'enfuit.)

STÉPHAN

Moi, triste ? Quand avril sourit à ma jeunesse ? 140
Non, tu peux me quitter, jeune fille, à présent.
Il fait sombre ; aux brins d'herbe, on voit le ver luisant
La nuit te soit propice et le ciel te pardonne
Tes blasphèmes d'enfant ! Moi je te fais l'aumône
Et de beaucoup d'amour et d'un peu de pitié !... 145
Pauvre Bettine ! Adieu... ma première amitié !

*(Tout en ramassant quelques-unes de ses fleurs, elle jette des regards inquiets
autour d'elle. Elle s'éloigne. Peu après, Stéphan reparait.)*

BETTINE *(seule)*

Sa première amitié, - la méchante parole !
Bah ! Stéphan est déjà consolé. Je suis folle.
Je n'y veux plus penser... S'il m'oubliait aussi !
Et s'il ne venait plus le soir m'attendre ici ? 150
Comme sa main tremblait... ses yeux avaient des larmes.
Je n'ai jamais trouvé dans sa voix tant de charmes.
11 était à genoux tout d'abord... Pauvre ami !
Et comme s'il priait, se penchait à demi !...
Mais vraiment l'on eût dit les plaintives querelles 155
Que pour tromper le temps se font les tourterelles !
Quel silence à cette heure, et comme il se fait tard !
Oh, je n'oserai pas jeter un seul regard
Vers l'étang qui scintille après cette clairière,
Les rochers y sont noirs, tout tapissés de lierre : 160
Je marcherai bien vite en suivant les sentiers
Où l'on frôle en passant la fleur des églantiers...
« Si quelque feu follet s'éveillait sous les mousses
Comme tu saisisrais ce bras que tu repousses,
M'a-t-il dit ; si l'avril entendait ton serment, 165
Comme il l'emporterait sur les ailes du vent ! »
Je frissonne... mais non ! C'est la brise embaumée
Qui caresse mon front

(Un cri se fait entendre.)

STÉPHAN

Cette nuit parfumée
A répandu dans l'air comme des mots d'espoir ! 170
Pourtant elle est partie, et sans dire : au revoir !...
La foi, c'est l'abandon, c'est l'âme qui repose.
Comment peux-tu garder, Bettine, un coeur morose

Avec des yeux si purs, un regard enchanteur,
Une divine voix qui trompe ma douleur ? 175
À quoi servent tes nids avec leurs plumes blanches ?
Tes soupirs, tes frissons et tes feuilles aux branches ?
À quoi sert ta fanfare éclatante, ô printemps !
Si tu ne la retiens dans ces bois palpitants ?
Faut-il désespérer !... Chère petite mousse, 180
Tes fils sont plus soyeux, tu me parais plus douce,
Est-ce son pied léger qui t'a rendue ainsi ?
Rosée, épands des pleurs pour la fléchir aussi !
Hélas ! Rendez-la moi, phalènes vagabondes :
Sylphes et feux follets qui courez sur les ondes, 185
Ne deviendrez-vous pas au moins pour cette fois
Mes complices d'amour ?...
Je reconnais sa voix !

BETTINE

Stéphan ! Stéphan !

STÉPHAN

Avril, tu ferais ce prodige ! 190

BETTINE *(se jetant dans ses bras)*

Ô mon Stéphan !

STÉPHAN

C'est moi ! C'est ton amant, te dis-je !
Ne crains plus rien.

BETTINE

J'ai peur ! J'ai cru dans un moment

Que mon âme partait au ciel, au gré du vent ! 195
 Là-bas, près de l'étang, tu sais, où la mésange
 Trempe son aile bleue, a paru - c'est étrange -
 Une grande lueur... Oh ! Que n'étais-tu là ?
 Certes je n'aurais pas eu peur comme cela.
 J'étais seule, et dans l'ombre, ami, tout mon courage 200
 S'est envolé.

STÉPHAN

Tu vois !...

BETTINE

Je rentrais au village
 Et je me rappelais la plainte de ton coeur
 Qui m'enivrait, Stéphan, comme un parfum de fleur : 205
 Ton amour me chantait sa tendre mélodie,
 Et la brise venait comme une psalmodie
 Me parler de bonheur délicieusement...
 Hélas !... Moi, je t'ai fait souffrir cruellement !
 Pardonne-moi... Peux-tu me pardonner encore ? 210

STÉPHAN

Ô charmes tout-puissants d'une âme qui s'ignore,
 Te pardonner, enfant ? Dis-moi si je le puis,
 Car Dieu n'a pas besoin de pardon ! Et je suis
 Ton esclave comme on est celui de Dieu même !
 Va, cela me suffit si tu crois que je t'aime... 215
 Qu'importe la nuit, quand le ciel, ô mon amour,
 Rend la lumière d'or blutée à petit jour
 Dans une aube de pourpre au monde qui s'éveille ?
 L'ombre n'existe plus, la nature est vermeille,
 Partout des liserons s'argentent dans les bois, 220

Et l'hymne matinal est chanté par cent voix
C'est ainsi pour mon coeur : il sourit à l'aurore.
Plus de craintes, plus de regrets ! Mais parle encore
Que je ne doute pas de la réalité...
Tu le vois bien, enfant, que c'était vérité,
Et qu'il faut ici-bas que l'on s'aime pour vivre ?...

225

BETTINE

Je t'aime !

STÉPHAN

Parle bas... Ton seul aveu m'enivre...
Oh ! Ne te cache pas avec tes cheveux blonds...

BETTINE

Hélas ! Que loin de toi les jours m'ont paru longs !

230

(Ils s'éloignent enlacés, et disparaissent sous les taillis qu'enflamment les premiers feux de l'aurore.)

STÉPHAN

Viens, Bettine, à présent les sentiers sont moins sombres :
Nous avons notre amour pour en chasser les ombres